

Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673**Acte I, scène 5**

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN *se met dans sa chaise*.- Ô çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? vous riez. Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage. Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah ! nature, nature ! À ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGÉLIQUE.- Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.- Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante, la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANGÉLIQUE.- C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN.- Ma femme, votre belle-mère, avait envie que je vous fisse religieuse, et votre petite sœur Louison aussi, et de tout temps elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE, tout bas.- La bonne bête a ses raisons.

ARGAN.- Elle ne voulait point consentir à ce mariage, mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

ANGÉLIQUE.- Ah ! mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés.

TOINETTE.- En vérité je vous sais bon gré de cela, et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN.- Je n'ai point encore vu la personne ; mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

ANGÉLIQUE.- Assurément, mon père.

ARGAN.- Comment l'as-tu vu ?

ANGÉLIQUE.- Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire, que le hasard nous a fait connaître il y a six jours, et que la demande qu'on vous

a faite, est un effet de l'inclination, que dès cette première vue nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN.- Ils ne m'ont pas dit cela, mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGÉLIQUE.- Oui, mon père.

ARGAN.- De belle taille.

ANGÉLIQUE.- Sans doute [20] .

ARGAN.- Agréable de sa personne.

ANGÉLIQUE.- Assurément.

ARGAN.- De bonne physionomie.

ANGÉLIQUE.- Très bonne.

ARGAN.- Sage, et bien né.

ANGÉLIQUE.- Tout à fait.

ARGAN.- Fort honnête.

ANGÉLIQUE.- Le plus honnête du monde.

ARGAN.- Qui parle bien latin, et grec.

ANGÉLIQUE.- C'est ce que je ne sais pas.

ARGAN.- Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

ANGÉLIQUE.- Lui, mon père ?

ARGAN.- Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit ?

ANGÉLIQUE.- Non vraiment. Qui vous l'a dit à vous ?

ARGAN.- Monsieur Purgon.

ANGÉLIQUE.- Est-ce que Monsieur Purgon le connaît ?

ARGAN.- La belle demande ; il faut bien qu'il le connaisse, puisque c'est son neveu.

ANGÉLIQUE.- Cléante, neveu de Monsieur Purgon ?

ARGAN.- Quel Cléante ? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGÉLIQUE.- Hé, oui.

ARGAN.- Hé bien, c'est le neveu de Monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, Monsieur Diafoirus ; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non

pas Cléante ; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monsieur Purgon, Monsieur Fleurant et moi, et demain ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce ? Vous voilà toute ébaubie ?

ANGÉLIQUE.- C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.- Quoi, Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ? Et avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

ARGAN.- Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

TOINETTE.- Mon Dieu tout doux, vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter ? Là, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

ARGAN.- Ma raison est, que me voyant infirme, et malade comme je suis, je veux me faire un gendre, et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations, et des ordonnances.

TOINETTE.- Hé bien, voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience. Est-ce que vous êtes malade ?

ARGAN.- Comment, coquine, si je suis malade ? si je suis malade, impudente ?

TOINETTE.- Hé bien oui, Monsieur, vous êtes malade, n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez ; voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; et n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN.- C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOINETTE.- Ma foi, Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

ARGAN.- Quel est-il ce conseil ?

TOINETTE.- De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN.- Hé la raison ?

TOINETTE.- La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN.- Elle n'y consentira point ?

TOINETTE.- Non.

ARGAN.- Ma fille ?

TOINETTE.- Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.- J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense ; Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; et de plus Monsieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfants, lui donne tout son bien, en faveur de ce mariage ; et Monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.- Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

ARGAN.- Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE.- Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais j'en reviens toujours là. Je vous conseille entre nous de lui choisir un autre mari, et elle n'est point faite pour être Madame Diafoirus.

ARGAN.- Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE.- Eh fi, ne dites pas cela.

ARGAN.- Comment, que je ne dise pas cela ?

TOINETTE.- Hé non.

ARGAN.- Et pourquoi ne le dirai-je pas ?

TOINETTE.- On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.- On dira ce qu'on voudra, mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.- Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.- Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.- Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.- Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.- Vous ?

ARGAN.- Moi.

TOINETTE.- Bon.

ARGAN.- Comment, "bon" ?

TOINETTE.- Vous ne la mettez point dans un couvent.

ARGAN.- Je ne la mettrai point dans un couvent ?

TOINETTE.- Non.

ARGAN.- Non ?

TOINETTE.- Non.

ARGAN.- Ouais, voici qui est plaisant. Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?

TOINETTE.- Non, vous dis-je.

ARGAN.- Qui m'en empêchera ?

TOINETTE.- Vous-même.

ARGAN.- Moi ?

TOINETTE.- Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.- Je l'aurai.

TOINETTE.- Vous vous moquez.

ARGAN.- Je ne me moque point.

TOINETTE.- La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN.- Elle ne me prendra point.

TOINETTE.- Une petite larme, ou deux, des bras jetés au cou, un "mon petit papa mignon", prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN.- Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.- Oui, oui.

ARGAN.- Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE.- Bagatelles.

ARGAN.- Il ne faut point dire "bagatelles".

TOINETTE.- Mon Dieu je vous connais, vous êtes bon naturellement.

ARGAN, avec emportement.- Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.

TOINETTE.- Doucement, Monsieur, vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARGAN.- Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.- Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN.- Où est-ce donc que nous sommes ? et quelle audace est-ce là à une coquine de servante de parler de la sorte devant son maître ?

TOINETTE.- Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN *court après Toinette*.- Ah ! insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE *se sauve de lui*.- Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN, *en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main*.- Viens, viens, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE, *courant, et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan*.- Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN.- Chienne !

TOINETTE.- Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN.- Pendarde !

TOINETTE.- Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN.- Carogne !

TOINETTE.- Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN.- Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

ANGÉLIQUE.- Eh, mon père, ne vous faites point malade.

ARGAN.- Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE.- Et moi je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARGAN *se jette dans sa chaise, étant las de courir après elle.* - Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

Acte II, scène 5

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS,
ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

(...)

MONSIEUR DIAFOIRUS.- À vous témoigner notre zèle. (*Il se retourne vers son fils, et lui dit.*) Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments.

THOMAS DIAFOIRUS *est un grand benêt nouvellement sorti des Écoles, qui fait toutes choses de mauvaise grâce, et à contretemps.* - N'est-ce pas par le père qu'il convient commencer ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Oui.

THOMAS DIAFOIRUS.- Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir, et révéler en vous un second père ; mais un second père, auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré ; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité ; mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps ; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté ; et d'autant plus que les facultés spirituelles, sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très humbles, et très respectueux hommages.

TOINETTE.- Vivent les collègues, d'où l'on sort si habile homme.

THOMAS DIAFOIRUS.- Cela a-t-il bien été, mon père ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Optime.

ARGAN, à Angélique.- Allons, saluez Monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS.- Baiseraï-je ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS, à Angélique.- Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on...

ARGAN.- Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS.- Où donc est-elle ?

ARGAN.- Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS.- Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Faites toujours le compliment de Mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS.- Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon, rendait un son harmonieux, lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés. Et comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire, et n'ambitionne autre gloire, que d'être toute sa vie, Mademoiselle, votre très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur, et mari.

TOINETTE, *en le raillant.* - Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses.

ARGAN.- Eh ! que dites-vous de cela ?

CLÉANTE.- Que Monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon médecin, qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

TOINETTE.- Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures, qu'il fait de beaux discours.

ARGAN.- Allons vite ma chaise, et des sièges à tout le monde. Mettez-vous là, ma fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils, et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns, mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été, ce qu'on appelle mièvre, et éveillé. On le voyait toujours doux, paisible, et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux, que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire, et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. "Bon, disais-je en moi-même ; les arbres tardifs, sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable ; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps, et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir." Lorsque je l'envoyai au collège il trouva de la peine ; mais il se raidissait contre les difficultés, et ses régents se louaient toujours à moi de son assiduité, et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences ; et je puis dire sans vanité, que depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre École. Il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes ; ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose, ce

qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre, ni écouter les raisons, et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS. Il tire une grande thèse roulée de sa poche, qu'il présente à Angélique.- J'ai contre les circulateurs soutenu une thèse, qu'avec la permission de Monsieur, j'ose présenter à Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

ANGÉLIQUE.- Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connais pas à ces choses-là.

TOINETTE.- Donnez, donnez, elle est toujours bonne à prendre pour l'image, cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS.- Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours pour vous divertir la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE.- Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses, mais donner une dissection, est quelque chose de plus galant.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Au reste, pour ce qui est des qualités requises, pour le mariage et la propagation, je vous assure que selon les règles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter. Qu'il possède en un degré louable la vertu prolifique, et qu'il est du tempérament qu'il faut pour engendrer, et procréer des enfants bien conditionnés.

ARGAN.- N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.- À vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé, qu'il valait mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne, et pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout

ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

TOINETTE.- Cela est plaisant, et ils sont bien impertinents de vouloir que vous autres Messieurs vous les guérissiez ; vous n'êtes point auprès d'eux pour cela ; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, et leur ordonner des remèdes ; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

Acte II, scène 6

BÉLINE, ARGAN, TOINETTE, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS.

ARGAN.- Mamour, voilà le fils de Monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS commence un compliment qu'il avait étudié, et la mémoire lui manquant, il ne peut le continuer.- Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage...

BÉLINE.- Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS.- Puisque l'on voit sur votre visage... Puisque l'on voit sur votre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, et cela m'a troublé la mémoire.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARGAN.- Je voudrais, mamie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOINETTE.- Ah ! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

ARGAN.- Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, et lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGÉLIQUE.- Mon père.

ARGAN.- Hé bien, "Mon père" ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

ANGÉLIQUE.- De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connaître, et de voir naître en nous l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS.- Quant à moi, Mademoiselle, elle est déjà toute née en moi, et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGÉLIQUE.- Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi, et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon âme.

ARGAN.- Ho bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble.

ANGÉLIQUE.- Eh mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne, où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force ; et si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne, qui serait à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.- Nego consequentiam, Mademoiselle ; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur votre père.

ANGÉLIQUE.- C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS.- Nous lisons, des anciens, Mademoiselle, que leur coutume était d'enlever par force de la maison des pères les filles qu'on menait marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement, qu'elles convolaient dans les bras d'un homme.

ANGÉLIQUE.- Les anciens, Monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle, et quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience ;

si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS. - Oui, Mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGÉLIQUE.- Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.- Distinguo, Mademoiselle ; dans ce qui ne regarde point sa possession, concedo ; mais dans ce qui la regarde, nego.

TOINETTE.- Vous avez beau raisonner. Monsieur est frais émoulu du collège, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la faculté ?

BÉLINE.- Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGÉLIQUE.- Si j'en avais, Madame, elle serait telle que la raison, et l'honnêteté pourraient me la permettre.

ARGAN.- Ouais, je joue ici un plaisant personnage.

BÉLINE.- Si j'étais que de vous, mon fils, je ne la forcerais point à se marier, et je sais bien ce que je ferais.

ANGÉLIQUE.- Je sais, Madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

BÉLINE.- C'est que les filles bien sages, et bien honnêtes comme vous, se moquent d'être obéissantes, et soumises aux volontés de leurs pères. Cela était bon autrefois.

ANGÉLIQUE.- Le devoir d'une fille a des bornes, Madame, et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BÉLINE.- C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage ; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

ANGÉLIQUE.- Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN.- Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGÉLIQUE.- Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt ; qui ne se marient que pour gagner des douaires ; que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là à la vérité n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne.

BÉLINE.- Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrais bien savoir ce que vous voulez dire par là.

ANGÉLIQUE.- Moi, Madame, que voudrais-je dire que ce que je dis ?

BÉLINE.- Vous êtes si sotté, mamie, qu'on ne saurait plus vous souffrir.

ANGÉLIQUE.- Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence, mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BÉLINE.- Il n'est rien d'égal à votre insolence.

ANGÉLIQUE.- Non, Madame, vous avez beau dire.

BÉLINE.- Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption qui fait hausser les épaules à tout le monde.

ANGÉLIQUE.- Tout cela, Madame, ne servira de rien, je serai sage en dépit de vous ; et pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

ARGAN.- Écoute, il n'y a point de milieu à cela. Choisis d'épouser dans quatre jours, ou Monsieur, ou

un couvent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BÉLINE.- Je suis fâchée de vous quitter, mon fils, mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARGAN.- Allez, mamour, et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

BÉLINE.- Adieu, mon petit ami.

ARGAN.- Adieu, mamie. Voilà une femme qui m'aime... Cela n'est pas croyable.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.- Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

MONSIEUR DIAFOIRUS lui tâte le pouls.- Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. Quid dicis ?

THOMAS DIAFOIRUS.- Dico , que le pouls de Monsieur, est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.- Qu'il est duriscule, pour ne pas dire dur.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS.- Repoussant.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Bene.

THOMAS DIAFOIRUS.- Et même un peu caprisant.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Optime.

THOMAS DIAFOIRUS.- Ce qui marque une intempérie dans le parenchyme splénique, c'est-à-dire la rate.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Fort bien.

ARGAN.- Non, Monsieur Purgon dit que c'est mon foie, qui est malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Eh oui, qui dit parenchyme, dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble, par le moyen du vas breve du pylore, et souvent des méats cholodiques. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti ?

ARGAN.- Non, rien que du bouilli.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Eh oui, rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.- Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicaments, par les nombres impairs.

ARGAN.- Jusqu'au revoir, Monsieur.

Acte III, scène 10

TOINETTE, *en médecin*, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE, *en médecin*.- Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN.- Cela est admirable !

TOINETTE.- Vous ne trouverez pas mauvaise, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes, et votre réputation qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

ARGAN.- Monsieur, je suis votre serviteur.

TOINETTE.- Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie ?

ARGAN.- Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six, ou vingt-sept ans.

TOINETTE.- Ah, ah, ah, ah ! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.- Quatre-vingt-dix ?

TOINETTE.- Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

ARGAN.- Par ma foi voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE.- Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands, et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fièvres, à ces vapeurs, et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies, avec des inflammations de poitrine, c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

ARGAN.- Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE.- Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ahy, je vous ferai bien aller comme vous devez. Hoy, ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

ARGAN.- Monsieur Purgon.

TOINETTE.- Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi, dit-il, que vous êtes malade ?

ARGAN.- Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE.- Ce sont tous des ignorants, c'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN.- Du poumon ?

TOINETTE.- Oui. Que sentez-vous ?

ARGAN.- Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE.- Justement, le poumon.

ARGAN.- Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.- Le poumon.

ARGAN.- J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.- Le poumon.

ARGAN.- Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE.- Le poumon.

ARGAN.- Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'était des coliques.

TOINETTE.- Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN.- Oui, Monsieur.

TOINETTE.- Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN.- Oui, Monsieur.

TOINETTE.- Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN.- Oui, Monsieur.

TOINETTE.- Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN.- Il m'ordonne du potage.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- De la volaille.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Du veau.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Des bouillons.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Des œufs frais.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE.- Ignorant.

ARGAN.- Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.- Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire votre vin pur ; et pour épaissir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN.- Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.- Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN.- Comment ?

TOINETTE.- Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.

ARGAN.- Et pourquoi ?

TOINETTE.- Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN.- Oui, mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.- Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place.

ARGAN.- Crever un œil ?

TOINETTE.- Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.- Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.- Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt, mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire, pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.- Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE.- Oui, pour aviser, et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.- Vous savez que les malades ne reconduisent point.

BÉRALDE.- Voilà un médecin vraiment, qui paraît fort habile.

ARGAN.- Oui, mais il va un peu bien vite.

BÉRALDE.- Tous les grands médecins sont comme cela.

ARGAN.- Me couper un bras, et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux ? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot !

Acte III, scène 12

BÉLINE, TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE *s'écrite*.- Ah ! mon Dieu ! Ah malheur ! Quel étrange accident !

BÉLINE.- Qu'est-ce, Toinette ?

TOINETTE.- Ah, Madame !

BÉLINE.- Qu'y a-t-il ?

TOINETTE.- Votre mari est mort.

BÉLINE.- Mon mari est mort ?

TOINETTE.- Hélas oui. Le pauvre défunt est trépassé.

BÉLINE.- Assurément ?

TOINETTE.- Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là, et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

BÉLINE.- Le Ciel en soit loué. Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotté, Toinette, de t'affliger de cette mort !

TOINETTE.- Je pensais, Madame, qu'il fallût pleurer.

BÉLINE.- Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne, et de quoi servait-il sur la terre ? Un homme incommodé à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement, ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur,

fatigant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes, et valets.

TOINETTE.- Voilà une belle oraison funèbre.

BÉLINE.- Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein, et tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Puisque par un bonheur personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir, et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette, prenons auparavant toutes ses clefs.

ARGAN, *se levant brusquement*.- Doucement.

BÉLINE, *surprise, et épouvantée*.- Ahy !

ARGAN.- Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez ?

TOINETTE.- Ah, ah, le défunt n'est pas mort.

ARGAN, *à Béline qui sort*.- Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur, qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses.

BÉRALDE, *sortant de l'endroit où il était caché*.- Hé bien, mon frère, vous le voyez.

TOINETTE.- Par ma foi, je n'aurais jamais cru cela. Mais j'entends votre fille, remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver ; et puisque vous êtes en train, vous connaîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous.

Scène 13

ANGÉLIQUE, ARGAN, TOINETTE, BÉRALDE.

TOINETTE *s'écrite* :- Ô Ciel ! Ah, fâcheuse aventure ! Malheureuse journée !

ANGÉLIQUE.- Qu'as-tu, Toinette, et de quoi pleures-tu ?

TOINETTE.- Hélas ! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

ANGÉLIQUE.- Hé quoi ?

TOINETTE.- Votre père est mort.

ANGÉLIQUE.- Mon père est mort, Toinette ?

TOINETTE.- Oui, vous le voyez là. Il vient de mourir tout à l'heure d'une faiblesse qui lui a pris.

ANGÉLIQUE.- Ô Ciel ! quelle infortune ! quelle atteinte cruelle ! Hélas ! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restait au monde ; et qu'encore pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il était irrité contre moi ? Que deviendrai-je, malheureuse, et quelle consolation trouver après une si grande perte ?

Scène 14 et dernière

CLÉANTE, ANGÉLIQUE, ARGAN, BÉRALDE,
TOINETTE.

CLÉANTE.- Qu'avez-vous donc, belle Angélique ? et quel malheur pleurez-vous ?

ANGÉLIQUE.- Hélas ! je pleure tout ce que dans la vie je pouvais perdre de plus cher, et de plus précieux. Je pleure la mort de mon père.

CLÉANTE.- Ô Ciel ! quel accident ! quel coup inopiné ! hélas ! après la demande que j'avais conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venais me présenter à lui, et tâcher par mes respects et par mes prières, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGÉLIQUE.- Ah ! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse, pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN *se lève*.- Ah ! ma fille.

ANGÉLIQUE, *épouvantée*.- Ahy !

ARGAN.- Viens. N'aie point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille, et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

ANGÉLIQUE.- Ah ! quelle surprise agréable, mon père, puisque par un bonheur extrême le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

CLÉANTE *se jette à genoux*.- Eh, Monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes ; et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

BÉRALDE.- Mon frère, pouvez-vous tenir là contre ?

TOINETTE.- Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour ?

ARGAN.- Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.